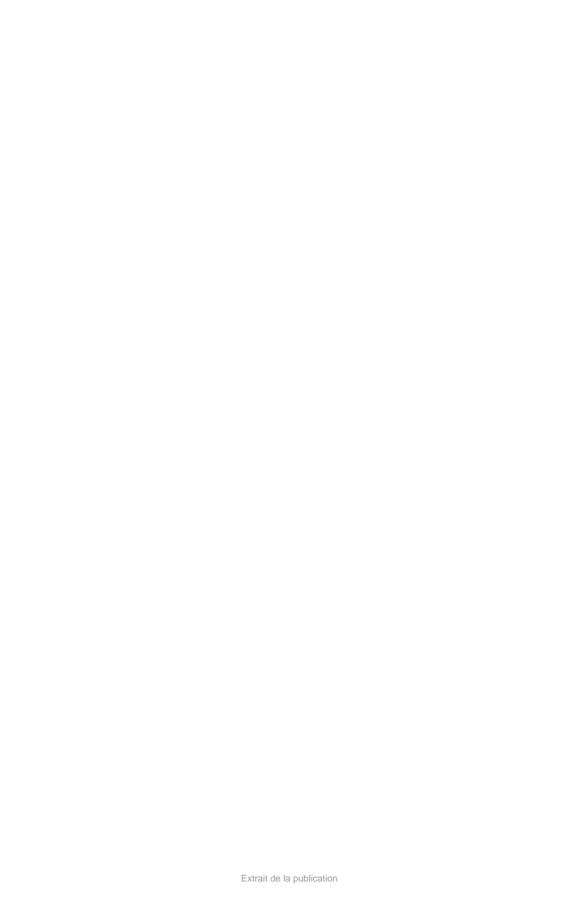


Journal 1962-1987



Edgar Morin

Journal

1962-1987

Éditions du Seuil 25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Le Vif du sujet: 1^{re} édition Seuil, 1969 (ISBN 2-02-002093-9).

Journal de Plozévet: 1^{re} édition L'Aube, 2001 (ISBN 2-87678-613-3).

Journal de Californie: 1^{re} édition Seuil, 1970 (ISBN 2-02-001151-4);

rééd. «Points», 1983 (ISBN 978-2-02-006590-0).

Journal d'un livre: 1^{re} édition InterÉditions, 1981 (ISBN 2-7296-0008-6).

ISBN 978-2-02-109537-1

© Éditions du Seuil, novembre 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface

Adolescent, je tenais un journal assez irrégulier de mes lectures, réflexions, tourments. Je l'ai continué jusqu'au moment où, à l'âge de vingt et un ans, sous l'Occupation, j'ai décidé de plonger dans la vie illégale et d'entrer à la fois dans la Résistance et dans le mouvement communiste. J'ai terminé mon journal sur ces mots: « Besoin d'action ou conviction profonde? Nous verrons plus tard. » En fait, le besoin d'action a nourri la conviction, ou plutôt l'espérance, et l'espérance a nourri le besoin d'action.

Je n'ai donc pas tenu de journal durant ces années décisives de ma vie, ni sur les années très importantes de l'après-guerre: mes déboires personnels, mon désabusement politique, mes amitiés si fortes, mon engagement dans la revue Arguments, mon engagement contre la guerre d'Algérie (comportant ma défense de l'honneur de Messali Hadj), notre aventure intellectuelle hors norme avec Claude Lefort et Cornelius Castoriadis à partir de 1956, le début de mon cheminement vers la pensée complexe, l'éruption de Mai 68.

Toutefois, en 1962, hospitalisé à New York pour une redoutable hépatite, je décide de m'élucider à moi-même ce qui m'est important et ce qui m'est secondaire, ce que je pense et ce que je crois vraiment. Après des activités multiples et dispersées, je ressens un formidable besoin de méditation. Je reprends à mon compte les questions de Kant: « Que puis-je savoir? Que puis-je croire? Que dois-je faire? Que puis-je espérer? » Puis, une fois rentré en France après m'être quasiment évadé de l'hôpital, je vais en convalescence sur la Côte d'Azur, et je commence à rédiger les éléments de ma «méditation». Mais, en même temps, je passe de la vie végétale de malade alité à la vie animale du promeneur; je m'émerveille du soleil, des fleurs, des oiseaux; je m'émerveille de revivre, et je hache ma méditation de notes concernant ma vie renaissante, les films que je vais voir, les amis de rencontre, les événements qui me touchent. De tout cela est issu un manuscrit hybride, à la fois réflexion sur les grands problèmes, révision de mes idées et journal des années 1962-1963. À mon retour à Paris, je ne songe pas à publier ce gros manuscrit, écrit pour moi-même, dans un but d'auto-élucidation. Toutefois le souffle de Mai 68 me pousse à oser me révéler comme «sujet»; 8 JOURNAL

Le Seuil publie ce livre en 1969 sous le titre Le Vif du sujet. Ce terme de sujet horrifia dès les premières pages le philosophe lacanien F. W. chargé par l'éditeur de la lecture de mon manuscrit; il ne put poursuivre et j'eus la chance que ce fût Monique Cahen qui s'occupât de ce livre, puis des suivants.

Je n'ai pas tenu de journal durant les deux années suivantes où pourtant ma vie change: je quitte mon foyer, suis hébergé dans une petite chambre amie, rencontre Johanne, me lie à elle.

C'est lorsque je me lance dans une recherche sur la modernisation dans la commune de Plozévet, en Bretagne (sud Finistère), que je décide de tenir un journal d'enquête. Celui-ci, écrit en 1965, n'a été publié qu'en 2001 aux Éditons de l'Aube; il illustre la méthode de recherche sur le vif et dans le concret que j'improvise sur place; il mêle mes observations objectives et mes impressions subjectives (je préconise le plein emploi de la subjectivité et le plein emploi de l'objectivité); il indique les progrès, les découvertes, les incertitudes, les complexités de ma recherche, en même temps qu'il décrit mes rencontres avec tant de Plozévétiens dont beaucoup sont demeurés amis.

Puis pas de journal pour les années suivantes, pourtant importantes: ma participation au « Groupe des Dix » de Jacques Robin, où je commence des découvertes intellectuelles que je poursuivrai en Californie; mes recherches sur l'adolescence contemporaine (« Salut les copains », 1963) suivies par mes diagnostics à chaud sur Mai 68 (deux séries d'articles dans Le Monde). Puis, invité en 1969 pour une année à l'Institut Salk de recherches biologiques, à La Jolla, Californie, je pressens que ce séjour sera très important pour moi et je décide de tenir mon journal. C'est le Journal de Californie où je plonge dans une culture alors en fleurs du peace and love, des communes juvéniles, des park-in, et où en même temps je découvre avec ivresse les pensées dont j'avais besoin pour arriver à la pensée complexe. Séjour heureux, inoubliable de ferveur, d'amour et d'amitiés, qui se termine par un retour en France par la voie asiatique: Tokyo, Hong Kong, Sri Lanka.

Pas de journal par la suite, et je regrette surtout de ne pas avoir tenu celui de l'élaboration de La Méthode – bien qu'un fragment datant de 1973 et jusqu'ici inédit en décrive brièvement une étape – qui aurait indiqué la migration de certaines idées de la périphérie au centre (comme l'idée de sujet) et vice versa, l'élaboration du tétragramme ordre/désordre/interactions/organisation, la formulation d'une théorie de l'organisation à partir de la notion de système et, plus largement, l'exécution, la fabrication, la réalisation, l'accomplissement d'un premier manuscrit global de 1973 à 1976. Bref, cela aurait été un très intéressant document sur une pensée en construction.

Aussi, dès que j'eus projeté d'écrire Pour sortir du xx^e siècle, paru en 1981 (et devenu depuis Pour entrer dans le xxi^e siècle), je décidai de tenir le Journal d'un livre. Mais en fait celui-ci fut écrit en application des idées élaborées dans

PRÉFACE 9

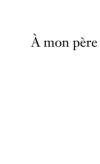
La Méthode et ne témoigne en rien d'une élaboration créatrice. Le Journal d'un livre est déjà, comme les journaux ultérieurs, un reflet des menus détails et des grands problèmes de la vie quotidienne, des réflexions politiques, philosophiques ou autres, de mini narrations d'événements qui me frappent. Je veux montrer qu'un minime incident très proche prend une importance démesurée à mon sentiment (comme un œuf-coque qui a cuit au-delà de trois minutes et demie) et que l'on vit autant en citoyen du monde concerné par tous les grands événements planétaires qu'en individu singulier hic et nunc préoccupé par la qualité de la nourriture et les épisodes de sa vie personnelle.

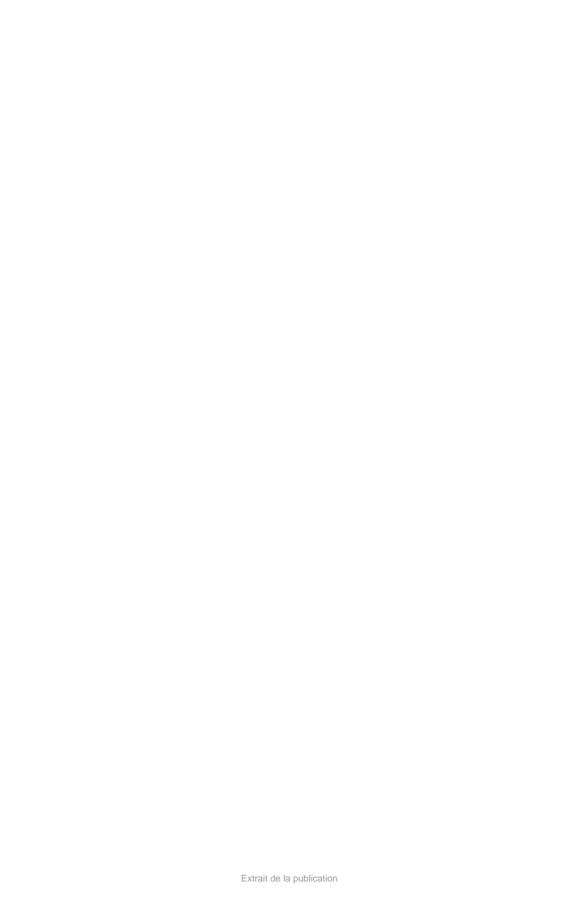
Évidemment, mon type de journal n'a rien d'un «journal littéraire», ce qui m'a été reproché comme une carence; il vise non à me statufier dans des poses nobles, mais à me déstatufier comme personne ordinaire ne cachant pas nombre de ses manques et de ses erreurs. Ce n'est pas un journal «total» car il ne dit rien de ce qui se passe au-dessous de la ceinture et tait bien des épisodes de vie souterraine.

J'ai dans la foulée continué à tenir un journal, à la fois en parallèle et dans le prolongement du précédent, dont les pages paraissent ici pour la première fois; puis, au cours d'une crise terrible en 1987, j'ai écrit «Krisis», que j'ai longtemps hésité à publier et qui conclut le premier de ces deux volumes.

Edgar Morin Mai 2012

Le vif du sujet 1962-1963





Post-préface

J'avais atteint les quarante ans et une brusque maladie m'a mis en quarantaine. Ce livre est le fruit des deux quarantaines confondues.

À un moment très étrange et très bon, dans mon lit du Mount Sinai Hospital, à New York, la nécessité de ce qui ne se présentait pas encore comme un livre m'est venue. Les grandes douleurs étaient passées, les lancinantes nausées avaient presque disparu, je goûtais la béatitude inouie de n'avoir plus mal, de n'avoir pas encore faim sinon pour savourer comme délicatesse exquise l'œuf à la coque et le butter milk, je n'avais plus d'infirmité, je n'avais pas encore de force, je recommençais à peine à me réintéresser à moi, au monde, ces deux sources d'angoisse permanentes, mais sans encore atteindre le seuil de l'angoisse; j'étais dans des draps toujours propres parce que changés tous les matins, nettoyé par des infirmières très hygiéniques qui me pommadaient – mieux qu'un lavage, qu'un massage, presque des caresses; je n'étais pas assez guéri pour comprendre que l'hôpital n'était pas seulement une nursery mais une avant-morgue; j'étais complice, camarade, des trois autres allongés de mon ward, à demi fætalisés comme moi, doux, enfantins, et me trouvais, avec des Noirs, des Juifs, des Portoricains, dans une humanité mienne, réconciliée, tiède, familière.

J'étais dans cet état placentaire et je renaissais doucement, végétativement plus qu'animalement; déjà je jetais un coup d'œil sur les journaux (surtout sur les beaux visages féminins des photos de publicité), je ne sais pas trop si j'avais déjà demandé mes premiers livres (des Alexandre Dumas), lorsque je franchis en sens inverse le Léthé, et abordai mon premier problème: découvrir quels étaient mes vrais problèmes. Une liste de questions émergea; j'ai entrepris la «méditation», un mois et demi plus tard, dès que j'ai pu m'installer à une table, en convalescence, à Monaco, dans un petit appartement où j'étais seul; j'ai continué à Paris, malgré le retour de plus en plus enveloppant des affaires secondaires, des problèmes secondaires, jusqu'à achèvement du programme.

Cet énorme manuscrit ne ressemble en rien à ce que j'ai écrit jusqu'alors, et depuis; mais il me ressemble comme rien de ce que j'ai écrit n'a pu me ressembler. Les autres livres étaient de moi, celui-ci est moi. Il me ressemble parce qu'il me

16 JOURNAL

rassemble: tout ce qui se trouvait séparé, dans ma vie et dans mes livres, dans la science de l'homme et dans la politique, dans mes activités et mes oisivetés, et aussi tout ce qui se trouvait atrophié dans mes œuvres, indiqué seulement en introduction ou en conclusion, tout est là. C'est là, dans un état de semiorganisation, de semi-bazar, avec des parenthèses fréquentes, des redites, des fragments en suspension. Mais je n'ai pas seulement l'impression d'avoir « vidé mon sac », en l'écrivant; j'ai cheminé avec moi-même, vers moi-même, je me suis cultivé un peu moi-même, m'occupant d'idées-sentiments laissées depuis si longtemps – l'adolescence – en friche. Ce brouillon est un bouillon de culture. Plus encore, c'est en cours de méditation, lié à elle, que s'est opéré le seul grand changement dans ma vie depuis la fin de l'illégalité – vingt ans –, la modification de mes relations avec mes plus proches et de mon genre de vie. Dans ce sens, ce livre a été, comme dit Levinas de l'auteur de L'Étoile de la Rédemption « un moment essentiel de (ma) relation avec la vie ».

Mais c'est pour tout cela aussi que je laissai le manuscrit en tiroir pendant cinq ans, n'en extrayant que la réflexion politique¹. Je n'osais ni publier ce chaos, ni le travailler, c'est-à-dire le dénaturer.

La sollicitation du monde extérieur (recherche sur la nation, puis bientôt Plodémet, etc.) m'a arraché à ce foyer central, et j'ai préféré gagner (perdre?) du temps. Une fois de plus, j'ai fait appel à mon meilleur conseiller, mon ami mortel, le temps; et, en été-automne 68, retournant à ce manuscrit dans la décompression, la mélancolie, l'inquiétude qui suivirent la mort des deux émouvantes utopies de la décennie, la parisienne et la pragoise, je compris nettement que c'était un livre, mon livre, à condition de demeurer tel quel.

J'ai peu corrigé (seulement d'excessifs débraillés), peu retranché, rien ajouté. L'achèvement, le polissage, le carénage de la pensée dans une forme constituée auraient occulté la pensée constituante (qui est également ressassante, piétinante) et détruit ce qui affleure ici et là, l'arrière-pensée, la sous-pensée qui attend la catalyse, l'enzyme. C'est sans doute un mélange de coquetterie et de conviction d'auteur qui m'a décidé: d'un côté j'ai voulu laisser le « human touch » des petites notations personnelles qui jalonnent les longues réflexions abstraites, le « human interest » d'un travail de soi sur soi, fait à chaud, avec son mouvement incertain de recherche, parti d'un lit d'hôpital et se perdant dans l'agitation du retour à une vie dite normale. Mais d'un autre côté, je n'ai pas voulu masquer ce qui est la vérité de ma (de toute) personne, la vie sur plusieurs plans séparés, simultanés, les étonnantes discontinuités de l'être... Je pense qu'il faut que le lecteur voie l'enchevêtrement ou le parallélisme d'une crise personnelle, d'une réinterrogation générale, d'un souci politique, du surgissement inévitable de l'éros, de petites obsessions et allergies singulières, et finalement, sous

1. Introduction à une politique de l'homme, Seuil, 1965.

LE VIF DU SUJET 17

et contre la volonté de discours cohérent, les ruptures et les failles d'une simple existence.

En ceci, je me trouve dans la tradition de mes deux classiques bien-aimés (avec Pascal), Montaigne et Rousseau. Du premier, et en dépit du discrédit jeté par les sciences de l'homme, en leur premier siècle débile, sur les vertus de l'introspection, je tiens le sentiment que la plongée en soi débouche sur l'humaine condition, surtout lorsque l'autoscaphandrier est faiblement déterminé, cloisonné, spécialisé. Mais plus à proprement parler qu'une plongée, ce qui caractérise continûment cet essai est l'obsession de la relation entre le subjectif et l'objectif, c'est-à-dire la lutte permanente contre le masque de la pseudo-objectivité.

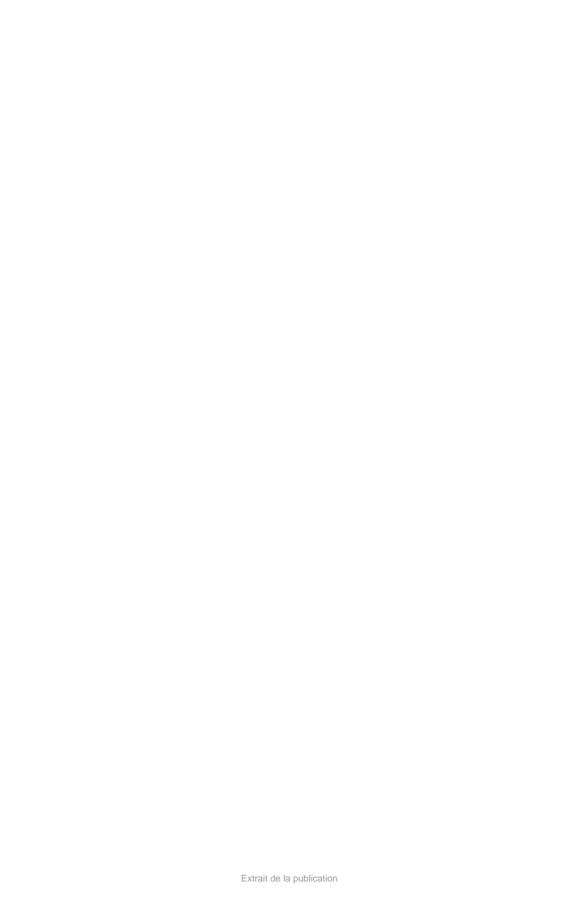
De Rousseau qui se tint au foyer central de la science de l'homme, de la doctrine politique, de la sensibilité moderne, de l'âme et de la rêverie, je tiens l'évidence d'une connexion mystérieuse entre les diverses dimensions de notre existence, en même temps que cet irrésistible exhibitionnisme que nous nommons, quand il vient de nous, sincérité.

Fils de Montaigne-Rousseau, je n'ai pas gommé ces petits ridicules, ces petites mesquineries, ces petites impudeurs, qui provoqueront l'allergie irritée de bien des lecteurs, et seront prétexte aux détracteurs pour ne pas discuter mes idées en elles-mêmes; mais c'est en me montrant dans mes faiblesses et mes discontinuités que je peux illustrer mon éthique autocritique et réduire ici la part inévitable de pose et d'histrionisme. C'est évidemment de cette modestie d'histrion contrôlé que je tire mon orgueil, face aux histrions débridés qui tranchent sur toutes choses comme d'un trône sublime. Je suis certes, aussi, de ces bouffons qui donnent des leçons aux peuples, aux empires, mais je le sais et je le dis.

De plus, et je la découvre parce que je l'opère dans ce livre, il y a coïncidence entre le moi multiple, toujours à cheval sur la ligne de rencontre du subjectif et de l'objectif, et le moi-essayiste, lequel ne cesse de mêler la vieille recherche du vrai (dont l'aspect scientifique moderne doit être le souci de vérification) à la recherche d'une moralité, voire d'une morale, l'exercice de la méditation à l'observation, et la réflexion sur l'expérience personnelle à la connaissance extérieure.

Enfin, et c'est le plus important, il y a convergence entre la discontinuitémultiplicité que je dévoile en moi et la philosophie (anthropocosmologie) vers laquelle je tends et qui se fonde sur la nature hystérique de l'homme et la nature chaotique du monde. Le délire, à mes yeux, n'est pas seulement le désordre des sentiments, mais aussi l'ordre du système achevé. Ce livre se situe au foyer même d'où naissent les deux délires. C'est peut-être au cœur du chaos que se mène – s'il y a vérité – le combat pour la vérité.

4-5 décembre 1968



Méandres et émergences

Samedi 10 Novembre 1962

Vers la méditation?

Après les grands troubles, agitations et insécurités vint un calme, une retraite provisoire. J'avais trouvé refuge dans une alvéole du CNRS, je travaillais à mes études sur le cinéma. Quelques activités militantes marginales. Vie privée paisible, V. étant, avec tout ce qu'il y a de profond, de solide et de rassurant, ma compagne. La sédimentation de douze années d'épreuves en commun semblait définitive cimentation.

Mon divorce d'avec le Parti communiste n'avait pas affecté mon allégeance à l'arche d'alliance hégélienne-marxiste, qui nous avait fait traverser les mers rouges de sang et les déserts de l'âme, dans notre incroyable marche vers la terre promise historique. Il fallut les événements de ce qui restera pour moi l'inoubliable et cruciale année 1957 pour que je sois précipité dans «la crise de conscience de l'espèce la plus générale et la plus grave» (André Breton).

En ce début 1957 où se brise mon arche d'alliance philosophique-idéologique, quelque chose se brise au noyau de la vie personnelle. V. s'éprend de L... Jalousie et passion se lèvent en moi (je n'avais jamais été vraiment jaloux, sûr d'avoir été solidement élu; ni passionné – sans doute pour les mêmes raisons; et je voulais voir dans l'amour obscur source d'obscurantisme, dans la jalousie effet du bourgeois égoïsme; j'avais même songé, avant la crise, à un livre «démythifiant» sur l'amour). V. me dissimula quelques rendez-vous que je découvris. Je crus tout perdu, le fondement de vérité du couple, et l'union elle-même. V. dut rompre, se sacrifier, et moi, trois mois après son acte de fidélité et d'espoir, je devenais amoureux de Ml., rencontrée dans une réunion politique. Tout se passa pour chacun presque au plus mal, et, tandis que dans les meetings, j'indiquais les solutions aux problèmes mondiaux de l'humanité, j'étais incapable d'apporter une solution 20 journal

au problème élémentaire de trois vies mêlées. Je restai avec V., notre crise continua, moins paroxystique, mais s'aggravant. Je ne parlerai pas de ça ici, qui est pourtant vitalement l'essentiel. Aujourd'hui, coïncidence et non préméditation, premier jour de la « méditation » faite pour me retrouver, c'est le premier jour d'une séparation, provisoire ou durable qui le sait, mais pour la première fois décidée par V. et acceptée par moi.

Il y a trois ans, j'entrai dans le tourbillon. Les sollicitations se multipliaient. Je me laissai entraîner autant pour me divertir que par curiosité. Toutes choses, surtout les commençantes, m'attirent. Me voici à la fois dans la sociologie, dans le cinéma, dans l'intelligentsia de gauche; chargé puis maître de recherches au CNRS, je deviens directeur adjoint du Centre d'études des communications de masse, rédacteur en chef de la *Revue française de sociologie*, membre de la commission consultative du cinéma. Outre ces petits titres semi-universitaires, semi-managériaux, je dirige la revue *Arguments*. De plus, j'écris des articles, je fais des conférences, je signe des protestations, je milite par intermittence, je voyage. Et pendant ce temps, je prépare et rédige *L'Esprit du temps*.

Toujours harcelé, toujours en retard, parfois je m'enivre de ce vibrionnement, de cette agitation qui donne l'illusion de l'activité. Le plaisir d'être harcelé, comme si on était indispensable, de partout demandé; le plaisir d'être toujours en retard, le plaisir écœuré de voir par vagues ininterrompues les appels téléphoniques hacher menu toute conversation avec un interlocuteur. Mais très rapidement je ressens l'accumulation des stress provoqués par la nécessité de déconnecter et reconnecter, plusieurs fois dans la même journée, tout le dispositif mental. Le travail de plus en plus bâclé, ébauché... Seul *L'Esprit du temps* bénéficie d'une réflexion quelque peu sédimentée, et, en même temps, du fait que j'étais moi-même possédé par l'esprit de superficialité et de hâte, recouvert et emporté par l'esprit du temps.

Après Ml. se succédèrent des amours heurtées, des rencontres qui se dénouent parce que les partenaires ne sont pas agrippés à la bonne prise...

Cette frénésie d'un genre très particulier, où j'étais animateur sans âme, manager de seconde zone, amant surmultiplié, touche-à-tout, court-partout, après m'avoir amusé, me pesait de plus en plus.

Du reste, je n'étais pas un bon manager, j'étais mal à l'aise et même démoralisé, dans les contacts pseudo-humains que ce business implique. Les voyages me plaisaient davantage. Sur une orbite de plus en plus large, d'européens ils devinrent intercontinentaux, de ferroviaires, aériens. Colloques, conférences, congrès, festivals me portèrent aux deux Amériques. Les aéroports, les décollages, les atterrissages me grisaient (me grisent encore) bien que ces jets traverseurs d'océans emportassent dans leurs

